

FLEURANGE.

XLV

(Suite.)

Fleurange, nous l'avons dit, retournait d'ordinaire le soir à Rosenhain ; mais ce jour là, elle quitta la princesse plusieurs heures plus tôt que de coutume, et la nuit n'était pas encore venue, lorsque Clément, qui était seul dans la salle basse du rez-de-chaussée, plongé dans la lecture d'un grand livre ouvert devant lui, la vit tout à coup paraître, à l'heure où il s'y attendait le moins.

Peut-être, au lieu de lire, rêvait-il précisément à cette gaieté de sa cousine qui, la veille au soir, l'avait rendu si triste. Toujours est-il que lorsqu'elle parut ainsi soudainement à ses yeux, à cette heure inusitée, la même sensation lui étreignit le cœur. C'était pourtant un pressentiment que rien en apparence ne justifiait. Il avait craint, en revoyant Fleurange, d'apercevoir sur son visage la trace des larmes qui avait probablement succédé à sa gaieté fébrile et sans cause. Mais en ce moment, si elle n'était plus souriante et gaie comme la veille, si, au contraire, elle semblait sérieuse et grave, néanmoins son front était radieux et, dans ses yeux brillants, il était facile de lire une expression de joie presque triomphante. Tout cela ne ressemblait en rien à l'abattement qui suit habituellement un accès de gaieté factice.

— Vous êtes seul ! dit-elle aussitôt. Tant mieux, Clément, j'ai à vous parler, à vous d'abord, et avant tous. Vous allez voir, poursuivi-